

Ces turbines routières haut de gamme baignent dans l'huile. Pourtant, c'est Frelon, lui-même tout seul, qui épand du gravier dans les rouages. Un soir il se pointe avec deux bagnoles. Manière de dire... Lui au volant d'une anglaise, une Triumph il précise, on connaît qu'on répond puisque déjà vue dans un magazine yéyé, et, se garant derrière lui, une caisse jamais vue d'où se déloge un mec boiteux; qui font deux spécimens inconnus.

Le Frelon, laconique, nous les présente : Brad, c'est le loustic estropié qui roule des mécaniques en s'aidant d'une béquille en acier, et Cobra, la mécanique qui roule sur quatre pneus à flancs blancs. Il nous augure tellement dubitatifs qu'il se fend presque à contrecœur d'une once de précision : Brad est américain et son AC Cobra Shelby aussi. Il a eu raison de nous balayer la suie des yeux, car, pour nous, Brad, c'est un nom de clébard – on devait confondre avec braque – et on n'imaginait pas un serpent à roulettes. On découvrira dans peu que le Brad possède des gènes de bouledogue et sa tire la détente du reptile. « On se répartit dans les deux bagnoles. Toi, Roger, tu montes avec Brad, vu qu'y a que deux places dans son corbillard, et le reste grimpe avec moi. Si on s'perd, le premier attend l'autre au bistrot. »

Pourquoi suis-je monté dans celle qui arriverait

une demi-heure avant? Et je devrais ôter les dix minutes d'arrêt forcé par la police qui avait estimé – pas de radar à l'époque – au déplacement d'air provoqué à notre passage que la vitesse paraissait excessive. À la vue du passeport ricain, le flic laissa vite choir l'affaire et tenta d'esquisser un « pas trop sur l'accélérateur » manière de... En guise de réponse il eut un :

– Pourtant j'étais qu'en première...

Le temps que ça s'infilte sous son képi pour l'interprétation, les gaz d'échappement n'étaient pas retombés, on était à deux bornes et Brad passait la seconde. Et comme sa boîte de vitesses n'en comportait que trois...

Si en première l'aiguille du compteur outrepassa les cent kilomètres-heure, elle frétille vers quels parages à fond de la troisième?

Quand mon père dit qu'on fonce quelque part en quatrième vitesse dans sa Peugeot, cent dix, c'est sa vitesse de pointe. Et l'autre, à cette allure, il est en première. Il doit boucler les 24 Heures du Mans en douze... De quoi finir en rillettes...

Frelon, pourtant pas sclérosé du levier non plus, traînera une trentaine de minutes avant de rallier le point de chute...

Des gus vivraient une centaine d'années que résumer leur vie en une phrase serait encore une façon

de tirer à la ligne ; alors qu'une simple virgule sur un mur de chiottes comblerait le propos. Le Brad me condense la sienne en un quart d'heure d'une tonne.

Né d'un père ricain texan et d'une mère française de Caen, il a peu côtoyé ce côté-ci de l'Atlantique. J'ai plein de jeux de mots avec Caen, et avec Troyes et Sète, mais je connais pas son style d'humour... Quelques vacances chez des grands-parents normands n'ont pas marqué au fer rouge ses souvenirs. Pourtant y aurait de la place sur son gros cul de bison ou ses épaules larges comme des T-bone steaks. Pour donner une idée de sa taille, faut pas le mesurer en hauteur, car il a l'air aussi large que long. Une stature conique plutôt. Voilà, pour le décrire, c'est simple, tu dis : tu sais l'autre cow-boy, là... le stère comique...

Il s'est enrôlé chez les GI, parce que « c'est le genre de truc que tu fais sans avoir besoin de réfléchir ». Il n'a pas réfléchi non plus que c'était en pleine guerre du Vietnam... Pour se sortir de ce merdier, avec un flingue viêt-cong, il s'est tiré une balle dans le pied. Blessé de guerre, une belle grasse pension de l'armée lui sert de béquille. Au propre comme au figuré. C'est pour cette raison qu'il porte une botte mexicaine au pied gauche et une pantoufle avachie au droit. Ça lui concocte une démarche de pingouin. D'éléphant de mer dans

son cas... Il a rencontré notre Frelon qui lui rapièce des voitures américaines qu'il importe, quand il y a occase... « Elles sont comme moi, elles marchent sur trois pattes en arrivant et Frelon les remet sur pied... Et je peux les refourguer avec du bénéf... »

Justement, Frelon arrive enfin avec le reste de la troupe.

– Ah ben v'là le reste des bras cassés, que je balance pour bien signifier à John Wayne qu'y a pas que lui qui est grand blessé de guerre...

Il relève pas, Malabar, et laisse ma vanne se bouler dans la poussière tel un vieux chewing-gum...

Nos sorties, quand le Brad est présent, permutent de bal de patronage en cinoche amerloque, ça frôle souvent le western. Quand il débarque, c'est 6 juin 44 à tous les coups et toute l'année. Il retapisse tous nos lieux d'amusement, toutes nos cours de récré en Omaha Beach...

Avec ses caisses abracadabrantes, sa démarche, sa tournure, son gabarit, sa grande gueule, son magnétisme, son aura qui enfle de semaine en semaine, sa légende qui s'autoalimente au fur et à mesure, que veux-tu qu'on fasse? C'est l'Amérique en pleine gueule, le Far-West dins ch'Nord, le loup dans la bergerie, le grizzly dans le ranch et surtout son fric, son fric, son fric... Nous, lorsqu'on croit balancer de l'argent, on jettaille de la mitraille, lui,

il crache ses biftons au bazooka ! On disperse de la grenaille, de l'éclat de silex, mais sûr, c'est lui le soleil ! Et nous les éclipses, les trous noirs... Les trous du cul, quoi...

Pourtant y a pas de quoi râler, on devrait être aux anges de chevaucher avec ce ranger équipé d'engins fastueux, blindé d'une hardiesse de Caterpillar, débordant de dollars en liasses vertes broyeuses d'obstacles, cisailleuses de barbelés ; on gambade sauvagement en des contrées qui, sans lui, nous seraient restées inaccessibles. Où on ballottait, ça trépide, où on chaloupait, ça tourbillonne... On est habitués aux autotamponneuses poussives, aux chenilles bringuebalantes, bang ! il nous catapulte dans des montagnes russes titanesques. Pour un adepte de la guerre froide... Nous, on allume nos Gitanes maïs avec des allumettes en boîte familiale alors qu'eux rechargent leur Zippo avec du napalm. Quand on agace l'ennemi avec nos baïonnettes belliqueuses, ils le fragmentent avec de la bombe atomique, tandis qu'on marche dans des crottes de chiens, ils marchent sur la Lune. Le Brad détournerait les chutes du Niagara vers le Grand Canyon uniquement pour s'y lancer à bord d'un tonneau de bourbon. Merde ! Nous, on est des Français du Plat Pays des terrils ! Nos Mississippi, c'est la Scarpe, l'Escaut, des rus en comparaison, les gratte-ciel,

nos beffrois ; ils sillonnent les Grandes Plaines alors qu'on glane dans le lopin du père Lorient ; leurs territoires sont bordés par les océans Atlantique et Pacifique, et nous on va à la pêche aux crevettes au bord d'un bras de mer, à l'ourlet de la Manche. La Manche, cette écharpe opale à l'écume en mousse de bière...

Sans pouvoir l'exprimer, on ressent un changement dans nos rapports, la haute pression de sa présence perturbe notre microclimat. Sa masse pèse et déséquilibre la cohésion de la bande, déplaçant le centre de gravité, faussant l'orbite de notre petite sphère...

Depuis toujours y a pas de têtes, de queues, de locomotives ni de wagons dans la bande, c'est une seule et compacte entité. De temps en temps, y en a bien un qui tire, qui pousse un peu plus fort, mais il est vite rattrapé et ingurgité par les autres. Seul, on va pas loin ni haut, y a qu'ensemble qu'on surpasse tout et tous. C'est nous le moule, la connerie originelle...

Frelon se rapproche du Yankee. Lorsqu'un des deux manque une sortie, l'autre n'est pas là non plus. Bien sûr, avec le Brad, c'est plus rock'n'roll, plus... plus. Mais, s'il manque, ça nous fait pas chier outre mesure. La chiasse, c'est quand Frelon est absent. Cette situation ne s'était jamais présentée

depuis l'enfance. Ça déglingue la composition, pire qu'un accroc dans notre maillage, sévère comme une soudure qui pète, affaiblissant l'alliage. Et à leur retour en duo, pas un mot d'excuse, pas une fumuse allégation... Bon, en ça, ils respectent le code : fermer sa gueule plutôt que d'en sortir un bobard.

Mais ce désordre doit brouiller nos ondes, gangréner chaque membre de notre clan, puisque personne n'en parle.

Nous, comme un seul homme, prompts à s'étriper au moindre pet de libellule, à s'embourber dans des discussions dont on ignore le sujet, eh bien, là, rien, nada, pas l'ombre d'une allusion, pas un son, tous plus muets qu'un caveau de mime pétrifié...

Est-ce que Frelon se rend compte qu'il manque à la bande ? Est-ce qu'il se doute seulement de son changement d'attitude envers nous ? Par quel moyen tester sa vision du truc, comment pourrait-on lui passer le message ?

En v'là des questions qui donnent soif, alors on sort dans des bistrots voir s'il y a des réponses dans les verres... On se frotte des épaules, on trinque en Vikings, on s'entortille dans nos rires, on se blinde de plusieurs couches d'imbécillité, on se délie tels des Pinocchio libres, on s'estourbit d'élucubrations, on se pilonne et on se malmène comme dans le préau de la cour de récré, comme dans le temps où

on jouait aux quatre coins. Mais on fait semblant, car on peut pas jouer aux quatre coins... y en manque un...

Mouais... Les points d'interrogation ne font pas partie de notre fonctionnement ; notre répertoire est plutôt surchargé de points d'exclamation. Les questions existentielles, l'épure, la peur du vide, ce ne sont pas des domaines où on a envie d'aller déconner. On n'a pas été allaités dans des pièces vides aux murs crayeux. On est des garnements de capharnaüm, du jus de bordel. Dès qu'un espace vide risque de s'installer, on lui meuble la gueule.

On se retrouve chez Gérard dans le salon encombré par ses vieux au fil des vide-greniers. Frelon n'a toujours pas réapparu, mais son aura est vautrée avec nous dans le canapé auréolé de pisse de chat. Le connaissant, son cul aurait été là, mais la tête en arrière-plan. Surtout lors de débats de dessous de pâquerettes tels que ceux qui débagouent en ce moment :

– Rien à fout' à part l'foot ! Non, attends ! Si t'aimes pas l'foot, va t'faire fout' ! Non, non, attends ! J'ai mieux ! Ch'est nous les biloutes, ch'est nous les rois du foot ! Non...

– Ou mieux : Si t'aimes pas l'foot, t'es pas biloute !

– Non ! Non ! Cha y est ! Je l'ai ! Nous les rois du foot, dins tin cul t'auras ma biroute !

– Vos gueules! Cha y est! Ooohhh! Vous allez voir! Nous...

Deux heures que ça dure la joute verbale... J'aime bien le foot, j'adore mes potes, mais des heures à canarder des slogans plus cons qu'un Chti bourré, ça érode...

C'est pas que je les trouve plus cons ou plus bourrés que d'habitude, pas du tout puisque c'est notre état normal. Ce qui, d'après nous, nous distingue de façon supérieure aux autres cons bourrés, d'ailleurs...

En plus, ceux d'ailleurs sont pas chtis.

Il y a même une fraîcheur dans leur émulation. Et c'est ainsi que je les préfère, car je sais que je suis pareil, qu'il y a du moi en eux, et du eux en moi. Une bande, quoi...

La raison de cet énervement plus énervé que d'habitude, d'où la réunion impromptue, c'est que ce soir on va au stade Bollaert voir jouer le RCL contre un club néerlandais. Le Racing Club de Lens. À Lens. Chez lui, dans son stade. Chez nous, donc...

Sauf que, pour l'équipe lensoise depuis qu'elle existe, que pour des milliers de supporters depuis que l'équipe existe, que pour le stade érigé exprès autour de tout ça depuis que tout ça existe, ça doit faire des centaines de fois que l'événement se produit. Alors que, pour nous, l'événement se compte

sur le doigt d'une seule main. Pour nous, c'est la putain de première fois.

Partout, depuis toujours et dans tous les pays, l'Homme joue à la baballe. Des multitudes de jeux différents avec autant de différentes règles. Le dénominateur plutôt commun, c'est de mettre des balles dans des trucs. Et le diable sait les déclinaisons...

Dès la prime enfance, au pied des terrils on jouait aux billes et au foot. Avec nos précieuses billes – précieuses car rares – dans un sac de jute et au foot avec nos godasses de tous les jours. Pas un n'avait posé le pied dans une chaussure à crampons. Un luxe réservé aux professionnels. On essayait bien de débiter des rondelles de liège dans des bouchons de vin – denrées introuvables, car nos pères ne buvaient que de la vinasse à capsules –, pour ensuite s'acharner à les coller sur nos semelles... autant jouer en patins à roulettes...

Donc, ce soir, c'est notre Grand Soir!

On garde le slogan du Gérard Foot à biloute – Dans ton cul! – car son père fait partie de l'équipe des vétérans de notre cité. À ce titre, ce soir il remplace un portier du stade Bollaert et pourrait nous faire entrer gratis. Après le début de la seconde mi-temps d'accord, mais on est tellement habitués à rien qu'avoir un petit peu du gâteau à bougies, c'est déjà se goinfrer de miettes fastueuses...